

La première fois

Unica Zurn, *Sombre printemps*, traduit de l'allemand par Ruth Henry et Robert Valançay, Paris, Belfond, 1985, 119 p.

Ginette Michaud

Volume 27, numéro 4 (160), août 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31299ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Michaud, G. (1985). Compte rendu de [La première fois / Unica Zurn, *Sombre printemps*, traduit de l'allemand par Ruth Henry et Robert Valançay, Paris, Belfond, 1985, 119 p.] *Liberté*, 27(4), 148–151.

GINETTE MICHAUD
SUZANNE ROBERT
DIANE-MONIQUE DAVIAU

La première fois

Unica Zürn, Sombre printemps, traduit de l'allemand par Ruth Henry et Robert Valançay, Paris, Belfond, 1985, 119 p.

Il y a des livres qui brûlent les mains du lecteur qui, d'un geste un peu distrait, les avait pris et retenus. Tel est celui d'Unica Zürn dont je ne connaissais rien, c'est-à-dire rien de plus que ce que tout le monde savait et répétait d'elle: qu'elle avait été la compagne de Hans Bellmer, qu'elle avait été peintre elle-même et participé à des expositions sous le signe du surréalisme, qu'elle avait été internée à Sainte-Anne, qu'elle s'était suicidée en 1970¹. Rien quoi, à côté de ce *Sombre printemps*, récemment réédité chez Belfond dans une traduction qui m'a paru, à moi qui ne connais pas l'allemand, à la fois vive et rugueuse, tranchante de clarté. *Sombre printemps* ne m'a plus quittée depuis sa lecture, même si je l'ai en apparence remis, comme tous les autres livres lus, sur ma table de travail. Car, en dépit des évidences, ce n'est pas le lecteur qui se saisit d'un tel livre et croit encore maîtriser la portée et la durée qu'il exercera sur lui, c'est le livre lui-même qui l'agrippe à la gorge, ne lui laissant aucune liberté, pas même celle de souffler entre deux «chapitres» (ou s'agit-il de nouvelles jouant davantage de la fêlure et de la chute qu'il n'y paraît?), le forçant à suivre toujours plus loin un récit-escalier dont il ne verra la fin qu'à la toute dernière image du livre, en même temps que la petite fille qui continue de lui livrer ses «impressions d'enfance» jusqu'au

1. On trouvera en postface un beau texte de la traductrice Ruth Henry, «Rencontre mimétique avec Unica». Pour une fois, le portrait n'est pas redondant, il ne sert pas seulement à ressembler une ressemblance mimétique entre l'auto-biographie et la fiction, ou à donner une justification post-scriptum (et en ce cas post-mortem)

du texte. Il est juste de faire ainsi connaissance (reconnaissance, devrait-on dire) avec la personne biographique d'Unica Zürn, après que la lecture a tout consommé, tout brûlé de la mondanité de tels usages littéraires. Le texte d'Unica nous avait déjà tout appris d'elle, la postface ne fait que nommer ce que nous savions ne pas savoir.

bord de l'abîme qu'elle va, dans un instant, quitter: «C'est fini, dit-elle à voix basse et elle se sent déjà morte avant que ses pieds ne quittent le rebord de la fenêtre. Elle tombe sur la tête et se brise le cou. Son petit corps gît, étrangement tordu, dans l'herbe. Le premier à la trouver est le chien. Il glisse la tête entre ses jambes et commence à la lécher. Et comme elle ne bouge même pas, il se met à gémir doucement et se couche dans l'herbe à côté d'elle» (p. 99). De cette chute terrible, le lecteur ne se remettra pas lui non plus.

«Impressions d'enfance» que ce *Sombre printemps*? Rien n'est plus faux si l'on consacre à l'expression toute faite sa mièvrerie; rien n'est plus vrai si l'on redonne à la formule son sens littéral: l'impression, la surimpression de la mémoire qui trouve dans le récit de Zürn sa forme indélébile et définitive a la force d'un tatouage, tant il se fait à même la chair vive, un peu comme cette «petite chose couchée dans le berceau» (p. 11), à peine née, qui dira de son père: «La première impression qu'il lui a faite est profonde et inoubliable» (p. 12). Ce serait peu de dire qu'Unica Zürn restitue ici avec une justesse (pour moi) inégalée, «l'impureté de la pensée enfantine» (p. 49) d'une petite fille s'initiant à la sexualité, à «la destination des deux sexes» (p. 15), comme elle le dit si bien, puis à l'amour fou dont elle comprend sur-le-champ où il la mènera: «Qui pourrait supporter l'amour sans en mourir?» (p. 72) Quel adulte, s'il n'a pas tout à fait laissé mourir l'Enfant en lui, peut entendre cette question sans rougir? Cette petite fille sait déjà — savoir terrible, insupportable — qu'«Avec un baiser tout prendrait fin. Que se passerait-il après? Au deuxième baiser tout serait devenu une habitude. [...] L'amour est-il si bref? N'y a-t-il vraiment rien d'autre que des baisers, des étreintes?» (p. 64)

Il n'est que de prendre quelques phrases de ce récit, d'ailleurs redonnées comme titres des fragments, pour saisir de manière immédiate ce qui le rend bouleversant: «Son père est le premier homme

dont elle fait la connaissance...», «Elle est assise autour de la table ronde avec sa mère et son frère...», «Cet après-midi-là, sa fière amie espagnole...», «Parfois, quand Franz vient à la maison...», «Soudain, sans savoir comment, elle tombe éperdument amoureuse...», «Cet été-là, elle apprend à nager...» Ces phrases s'imposent, on ne sait trop pourquoi, comme des vers, et d'ailleurs *Sombre printemps* tout entier fait l'effet d'un poème (et non pas, ce qui en est le contraire, d'une vague prose poétique), mais d'un poème si pauvre, si nu, si prosaïque qu'il n'en aurait pas même le nom. D'un trait précis, son énergie toute concentrée autour de quelques images aveuglantes, *Sombre printemps* retient son lecteur non pas par ce qu'il raconte — bien qu'on ne puisse rester insensible devant la profondeur de la question qui ose à peine se formuler en filigrane de ces cinq fragments: jusqu'où aimer ses enfants²? comment répondre à une telle demande? — mais par la phrase elle-même qui s'imprime sur la rétine d'abord, puis dans la mémoire, telle quelle, sans retrait ou sans adjonction possible.

Mais le plus extraordinaire est sans doute que ce récit de la «fascination totale», de «l'incurable curiosité», de «l'effroyable solitude» de l'enfance ne cède jamais à ce que, avec facilité, nous avons l'habitude de caricaturer sous le nom d'écriture surréaliste: aucune image débridée ici, rien de «délirant», mais une observation froide, distante, coupante, dénuée de toute sentimentalité, sauf peut-être de la méchanceté requise pour décrire ce «terrible objet», l'enfance. Rarement les jeux, les aventures imaginaires avec des hommes [«De s'abandonner la nuit au cercle sombre des hommes autour de son lit est suffisamment excitant et voluptueux pour renoncer à cette misérable réalité que lui offre son frère.» (p. 37)], le goût du malheur [«Sans le malheur, la vie est insupportable» (p. 36)], l'éveil de la sexualité [«Elle a connu la jouissance pour la première fois dans son sommeil et, depuis, elle a acquis la faculté de reproduire cette sensation chaque fois qu'elle le désire» (p. 17)], auront été évoqués de manière aussi précise, tout en

2. Titre d'un ouvrage récent de Silvio Fanti qui regroupe justement des fragments de récits analytiques autour du thème de l'inceste.

restant totalement imaginaires, c'est-à-dire ouverts à la projection du lecteur. Cette enfant, «parfois encore naïve malgré ses douze ans» (p. 77), tourmentée par l'angoisse de l'invisible, n'est pas sans faire penser au journal d'une autre femme «soumise», celui de Mara, elle aussi poussée jusqu'en ses ultimes retranchements. La petite fille de *Sombre printemps*, qui dit souffrir toutes les nuits une nouvelle mort, n'a rien à apprendre de l'angoisse et de la terreur qu'elle aime et accueille «comme une délivrance de la monotonie quotidienne, de l'ennui accablant» (p. 53).

En dépit de sa brièveté, par sa brièveté, le livre d'Unica Zürn fait un peu l'effet de la première lettre d'amour que Eckbert adressera à la narratrice: «*Je t'aime. Eternellement. Ton Eckbert.* Cette lettre lui semble infiniment longue et audacieuse. Quand il pense à toutes les choses ineffables qu'il veut lui écrire et dont elle doit se douter si elle l'aime aussi, cette lettre en est bien une qui demande des heures pour être lue» (p. 62). Ce petit livre appartient à cette espèce rare où l'on souhaiterait qu'après la première fois, il n'y ait plus rien.

G.M.

Un Kafka sud-africain

J.M. Coetzee, *Michael K, sa vie, son temps*, traduit de l'anglais par Sophie Mayoux, Paris, Seuil, 1985.

S'il se nourrissait, mangeant ce qu'il pouvait trouver, c'est qu'il n'avait pas encore rejeté la croyance que les organismes qui ne s'alimentent pas meurent.

L'institution Huis Norenus, à Faure, en Afrique du Sud, avait reçu il y a quelque trente ans un enfant au bec-de-lièvre, Michael K, dont la mère travaillait comme domestique à Sea Point. A quinze ans, K entra au service des Parcs et Jardins publics de la municipalité du Cap, échelon 3 (b); après une lente promotion, il y devient jardinier, échelon 1. «Les parcs qu'il